À propos de *(Re)inventing the Internet : Critical Case Studies*, par Andrew Feenberg et Norm Friesen
(éd.)

Anna-Katharina Laboissière

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/rsl/563>

DOI : 10.4000/rsl.563

ISSN : 2271-6246

Éditeur

Éditions Rue d'Ulm

Référence électronique

Anna-Katharina Laboissière, « À propos de *(Re)inventing the Internet : Critical Case Studies*, par Andrew Feenberg et Norm Friesen (éd.) », *Revue Sciences/Lettres* [En ligne], 2 | 2014, mis en ligne le 07 octobre 2013, consulté le 30 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/rsl/563> ; DOI : 10.4000/rsl.563

Ce document a été généré automatiquement le 30 avril 2019.

© Revue Sciences/Lettres

À propos de *(Re)inventing the Internet : Critical Case Studies*, par Andrew Feenberg et Norm Friesen (éd.)

Anna-Katharina Laboissière

RÉFÉRENCE

Andrew Feenberg et Norm Friesen (éd.), *(Re)inventing the Internet: Critical Case Studies*, Rotterdam, Sense Publishers, 2012.

- 1 Depuis sa toute première incarnation sous la forme du réseau Arpanet, l'internet est devenu le lieu de débats intenses et fortement polarisés portant sur la signification et la valeur, les dangers et les possibilités de son utilisation. Des visions utopiques initiales de l'internet comme source d'une communauté globale plus égalitaire et engagée aux évaluations plus pessimistes désignant l'internet comme pure extension du capitalisme néolibéral, les positions adoptées dans ce débat tendent souvent vers les extrêmes. *(Re)inventing the Internet* s'inscrit dans ce débat avec une volonté marquée de proposer une alternative équilibrée à ce débat binaire. En rassemblant plusieurs études de cas empiriques, Feenberg et Friesen esquissent un paysage de pratiques et d'usages variés qui signalent les potentialités participatives et communautaires d'internet. Sans se rallier à un enthousiasme sans limites pour internet, ils demandent néanmoins une attention fine aux possibilités fragiles qui peuvent apparaître sur la toile, et qu'il incombe aux utilisateurs et aux théoriciens de déployer. L'enjeu est la capacité ou non de l'internet à soutenir la formation de véritables communautés humaines, et celle de ces communautés à être des foyers de résistance pouvant contribuer à une transformation de l'internet en espace plus démocratique.

- 2 Cette entreprise est basée sur la théorie critique de la technologie formulée par Andrew Feenberg dans des ouvrages précédents. Nourrie par les influences de l'École de Francfort et de Marcuse en particulier, de Marx, Foucault et Heidegger, celle-ci représente une tentative de réconcilier deux tendances mutuellement exclusives dans les études sur la technologie, à savoir le substantivisme d'une part, qui consiste à affirmer que toute technologie possède une logique inhérente et se développe de manière autonome vers une multiplication et un renouvellement des modes de domination dans les sociétés contemporaines, et le constructivisme d'autre part, qui porte une attention particulière à la construction de technologies par des acteurs sociaux et un contexte social et politique dans des cas empiriques précis. La théorie critique de la technologie propose de combiner une philosophie substantiviste de la technologie qui s'intéresse aux conséquences générales de la technologie tout en tenant une position méfiante et critique envers la modernité et une sociologie constructiviste étudiant des cas complexes et riches de détermination sociale, mais souvent sans dimension critique ; ceci afin de s'intéresser à la constitution des technologies dans un contexte d'interactions sociales et de conflits d'intérêts politiques et économiques, mais en intégrant les effets normatifs plus larges qu'elles peuvent avoir à l'échelle d'une société dans son ensemble, et à leurs conséquences en termes de distribution de pouvoir et d'inégalités.
- 3 Les trois concepts-clés développés par Feenberg pour sa théorie critique de la technologie sont ceux de parti pris formel (*formal bias*), de sous-détermination (*undetermination*) et de code technique (*technical code*). Toute technologie passe par une phase de sous-détermination, pendant laquelle la manière dont elle va se développer et la forme finale qu'elle va prendre ne sont pas encore données. Les caractéristiques techniques d'une technologie ne sont pas en elles-mêmes suffisantes pour donner cette direction ; la sélection d'un design particulier parmi les nombreuses alternatives existantes émerge à travers un conflit entre des acteurs sociaux aux intérêts divergents. Le résultat de ce conflit est une technologie formellement biaisée, c'est-à-dire qui représente et reproduit le contexte social, économique et politique dans lequel elle s'est construite. La délégation de ces conditions à des systèmes technologiques a pour conséquence l'occultation de la part qu'elles ont jouée dans la formation de la technologie ; mais toute technologie reste porteuse d'un code technique, cet arrière-fond culturel non questionné de valeurs, de rôles, d'intérêts et de définitions intégré dans son design même et guidant sa formation, et que la théorie critique de la technologie cherche à mettre à jour afin d'en questionner l'apparente évidence.
- 4 L'internet est une technologie particulière parce qu'elle est encore au stade sous-déterminé qui précède le processus de stabilisation donnant à toute technologie sa forme standard dominante ; plus encore, il est probable qu'il s'agisse d'une technologie intrinsèquement indéterminée et mouvante qui ne connaîtra jamais ce type de stabilisation. La constitution d'une théorie critique de l'internet est un projet d'actualité, mais rendu difficile par la position intermédiaire et flottante qui sera nécessairement celle de tout observateur d'une technologie en train de se construire. Feenberg et ses collaborateurs ne cherchent pas à tirer des conclusions définitives sur la nature ou la fonction de l'internet, mais bien plutôt à opérer une remise en contexte et une ré-historicisation de l'internet permettant de faire apparaître sa dimension mouvante, contestée et non déterminée et ainsi de réactiver une réflexion féconde et des possibilités d'action plus étendues pour ses usagers. Il s'agit de faire ressortir, dans chaque cas, le code technique dominant et les effets normatifs d'un domaine particulier de l'internet,

mais aussi les utilisations et les conceptions de l'internet concurrentes qui peuvent exister à différents niveaux et à travers les pratiques variées d'usagers qui ne peuvent pas être réduits à de purs consommateurs passifs, mais ont au contraire la possibilité de devenir eux-mêmes auteurs d'une partie de la culture numérique dans laquelle ils évoluent et de s'approprier un savoir-faire technique. Chacune des études de cas dont se compose l'ouvrage se veut une étude critique, liant un exemple empirique à des questions plus larges concernant la démocratie, la citoyenneté et l'étendue de l'agency des utilisateurs.

- 5 (Re)inventing the Internet est structuré en six parties : une introduction résumant clairement ce qu'est la théorie critique de la technologie et cinq études de cas. La première, « Rationalizing play : A critical theory of digital gaming », porte sur la pratique des MMORPGs (Massive Multiplayer Online Role Playing Game), et en particulier World of Warcraft, en cherchant à examiner comment, dans un jeu en réseau, des joueurs insérés dans un cadre contrôlé par le code du jeu et par les intérêts de l'entreprise qui le commercialise peuvent malgré tout former des communautés ayant des intérêts divergents et capables de s'approprier et de reconfigurer certains aspects du jeu. Ensuite vient « Alternative rationalisations and ambivalent futures : A critical history of online education », une étude de cas portant sur l'histoire de l'apprentissage en ligne qui montre les modèles très différents qui ont pu exister, et comment la prévalence de certains intérêts a permis l'émergence du modèle de l'automatisation totale de l'éducation à distance et de l'évacuation du dialogue pédagogique, mais aussi comment des enseignants et des associations ont réinvesti l'éducation en ligne afin de créer leurs propres designs participatifs afin de représenter leurs propres intérêts éducatifs. La troisième étude, « Experiencing Surveillance : A phenomenological approach », consiste en une approche phénoménologique de la surveillance sur internet, afin de réhabiliter l'intériorité et l'autonomie des surveillés et de montrer quelles stratégies peuvent avoir des usagers face à cette surveillance. La quatrième étude, « Subactivism : Lifeworld and politics in the age of the Internet », montre, à l'aide d'une étude menée sur la population de Calgary, comment un certain infra-activisme (*subactivism*) – une forme très quotidienne et habituellement submergée d'activité citoyenne – trouve, via l'internet, une nouvelle voie d'expression et des possibilités de connexion avec des formes de participation politique plus élaborées. Enfin, « Hacking for Social Justice : The politics of prefigurative technology » recontextualise l'activité de hackers comme activité politique, et traite de l'intégration, par les hackers, d'une vision sociale et politique souvent très semblable à celle du Global Justice Movement dans les technologies qu'ils manipulent et créent, et qui apparaissent ainsi comme une préfiguration de changements sociaux et politiques potentiels. Chaque étude de cas montre en quoi le domaine précis sur lequel elle porte – qu'il s'agisse d'éducation en ligne, de jeux en réseau, de l'utilisation quotidienne d'internet pour soutenir un activisme local, d'initiatives de logiciels libres ou de wikis – est un lieu de conflits entre des conceptions et des utilisations différentes de l'internet, et quelles implications pour la démocratie et la citoyenneté il est possible d'y déceler. Les études de cas deviennent ainsi à la fois les marqueurs et les effets de processus sociaux et politiques importants, réalisant la combinaison entre étude sociologique et philosophie politique qu'exige la théorie critique de la technologie.
- 6 Chaque chapitre est clair, bien structuré et se lit avec aisance, et l'introduction de Feenberg expose suffisamment bien les points les plus importants de la théorie critique de la technologie et de sa conception de l'internet pour permettre à des nouveaux

lecteurs de se repérer facilement dans les chapitres suivants. La structure générale du recueil ne faiblit qu'une seule fois, à l'occasion de la quatrième partie « Experiencing Surveillance ». Sa brièveté explique peut-être sa faiblesse relative face aux analyses plus riches des autres chapitres ; en effet, il ne parvient pas entièrement à atteindre le but qu'il s'était posé, à savoir adopter une approche phénoménologique afin de proposer une analyse de la surveillance alternative à celle de Foucault, en réhabilitant l'autonomie d'un sujet dont l'intériorité ne peut jamais être entièrement confondue avec les traces électroniques que laisse son double informatisé. Cette autonomie est affirmée, mais l'argumentation relativement sommaire qui la sous-tend n'est pas entièrement convaincante, et mériterait d'être plus étoffée. Il n'est pas certain que l'approche phénoménologique serve particulièrement bien le propos général du recueil ; elle introduit en tout cas une dissonance étrange dans l'étude sociologique détaillée de cas empiriques qui constitue la base des autres chapitres.

- 7 Cet élément mis à part, Feenberg et ses collaborateurs remplissent admirablement bien les objectifs posés en introduction, à savoir la constitution d'un fondement théorique solide afin de contrer des évaluations substantivistes et défaitistes de l'internet, et de proposer une théorie qui accepte de s'engager pleinement dans une analyse à la fois critique et pleine d'espoir de la modernité. Pour cela, il est absolument nécessaire de souligner la capacité de l'internet à soutenir la formation de communautés ayant autant de valeur et d'effectivité que d'autres interactions humaines ; car dire cela, c'est affirmer en même temps qu'il existe une marge de manœuvre politique et sociale au sein de cette technologie, qu'elle n'est pas totalement fermée à ses utilisateurs et qu'il existe pour eux des manières de se réapproprier cette technologie, et d'en construire, entre contrainte et liberté, leur propre interprétation. Feenberg distingue trois modèles existants de l'internet : le modèle informationnel d'internet comme projet de distribution d'information, le modèle de consommation qui fait d'internet un moyen de connecter efficacement l'offre et la demande, et le modèle communautaire, qui considère internet comme étant dominé par des usagers se constituant en groupes dont l'essence est la réciprocité. Ne considérer que les deux premiers modèles serait réduire les usagers à une passivité totale et par là même se rendre aveugle aux subtilités des pratiques variées et des marges d'autonomie qu'ils peuvent avoir au sein même de structures constituées par les intérêts de groupes et d'acteurs dominants (la théorie critique de la technologie s'appuie sur Marx pour constater une adaptation marquée de l'internet à des intérêts capitalistes). Il n'existe pas de liberté totale sur la toile, mais il existe certains points nodaux où l'espace jeu entre la liberté et la contrainte est plus large, et où les usagers peuvent s'insérer et imposer leur propre conception de ce qu'internet devrait être.
- 8 Plutôt que de se concentrer sur des utilisations explicitement militantes ou politiques d'internet et leurs instances les plus spectaculaires (comme les Printemps arabes ou les protestations altermondialistes à Seattle en 1999), Feenberg affirme que l'industrie informatique a permis le retour massif d'une *agency* bien plus diffuse dont l'action politique n'est que la partie la plus visible, et qu'il faut étudier dans son ensemble pour comprendre le potentiel démocratique d'internet. Ces formes d'*agency* médiatisées par l'activité numérique sont multiples, et couvrent des comportements politiques et sociaux variés. Elles intègrent le détournement par les joueurs de MMORPGs qui détournent le jeu – qu'il s'agisse de comportements ne nécessitant pas de connaissance technique comme la revente illégale d'objets acquis en jouant et la compilation d'informations et de conseils sur le jeu ou de manipulations du code même du jeu par hacking – aussi bien que la

participation de syndicats d'enseignants et de techniciens au débat sur l'éducation en ligne et la création de plates-formes éducationnelles sous licence libre telles que Moodle ou Marginalia en opposition à la tendance à l'automatisation et à l'élimination du dialogue pédagogique prévalant dans l'éducation en ligne, l'utilisation ciblée de communication par e-mail ou sur des forums et la sélection de sources d'informations ou l'autoformation qui rend possible une multitude de comportements infrapolitiques ou locaux au quotidien, ou encore la création de logiciels libres ou de sites collaboratifs comme les wikis. Ces activités ne sont ni anodines ni marginales, mais au contraire révélatrices de l'existence d'une foule de pratiques par lesquelles des individus se constituent en sujets civiques et tentent d'imposer leurs propres intérêts dans le cadre d'une technologie dont ils se servent.

- 9 C'est à cette « culture civique » dans son ensemble qu'il est nécessaire de s'intéresser. Tenir une théorie critique de l'internet demande non seulement de réévaluer la technologie observée, mais aussi une refonte du cadre théorique et des concepts qu'on lui applique. Il est facile de voir l'internet comme le lieu d'une domination sans limites et de négation de toute initiative démocratique quand on se sert d'un concept restrictif du politique qui n'englobe que la politique institutionnelle formelle et un activisme subpolitique mais explicite. Sur la toile, les communautés qui se forment ne sont plus géographiquement déterminées et ne passent plus par une représentation par des élus, mais sont formées sur la base d'intérêts communs ; et internet est le médium qui rassemble des individus dans ces nouvelles formes de communautés et qui permet de mettre en contact ces différents réseaux locaux entre eux. Internet n'est pas la source de ces comportements et de ces pratiques, mais cette technologie offre des possibilités absolument inédites de formation de communautés, d'expressions d'intérêts et d'engagement d'individus dont les revendications n'auraient pu se structurer de façon cohérente sans les possibilités offertes par des forums, des mailing-lists ou des sites d'informations. Un des effets les plus importants de cette pratique numérique est le brouillage du domaine politique qui s'y opère. Cette question, qui informe la totalité de l'ouvrage, est articulée de manière particulièrement efficace à travers le concept d'infra-activisme (*subactivism*) développé par Maria Bakardjieva en cinquième partie. Il permet de penser à nouveaux frais le continuum, rendu sensible par l'usage de l'internet, entre la politique institutionnelle, l'activisme infrapolitique, et cette troisième couche d'activisme très quotidien et habituellement submergé au point d'en devenir invisible, mais qui trouve désormais des nouvelles possibilités d'expression en ligne. En effet, dès lors que l'on s'intéresse aux pratiques des internautes, la distinction entre privé et public, entre apolitique et politique ne tient plus ; l'internet médiatise des intérêts personnels ou locaux – une maladie, l'engagement en tant que parent d'élève, le travail pour une association locale, la défense de droits sur un lieu de travail donné – qui sont aussi toujours déjà potentiellement mobilisables de manière plus vaste, et peuvent passer aux niveaux supérieurs d'activité citoyenne en fonction de la motivation des individus et de l'efficacité de leur médiation technologique. L'internet permet un lien inédit entre des questions personnelles et des représentations abstraites plus larges, entre des intérêts locaux et les institutions qui peuvent les soutenir, et permet ainsi de dynamiser la participation civique et de donner un impact sans précédent à des initiatives personnelles. Bien que très précaire, l'infra-activisme est potentiellement capable de créer un « nous » collectif, un contre-public potentiel qui peut coordonner et centrer ses actions.

- 10 L'internet a-t-il contribué à l'élargissement de la démocratie ? Il est difficile d'apporter une réponse unilatéralement positive à cette question, et elle reste nécessairement ouverte. L'infra-activisme qui peut se manifester dans des utilisations quotidiennes reste en grande partie peu remarquable et extrêmement précaire, et il n'est pas certain que des pratiques telles que le métajeu des utilisateurs de MMOGs ou la création de plates-formes d'apprentissages sous licence libre puissent constituer une base réelle pour des pratiques politiques plus larges et des foyers de résistance effective aux intérêts dominants qui structurent actuellement l'industrie informatique. Mais *(Re)inventing the Internet* permet de rendre compte de la vitalité incroyable des communautés qui se créent, se développent, se lient sur l'internet, et montre qu'il existe un foisonnement d'actions et d'initiatives, aussi quotidiennes et submergées soient-elles, qui font entrer les internautes en relation avec la technologie dont ils se servent ; il n'existe pas d'utilisation d'internet totalement passive. Les études de cas rassemblées montrent que l'internet est déjà traversé de part en part par un infra-activisme, par un bouillonnement souterrain d'activités quotidiennes qui peuvent potentiellement s'agréger pour exercer une pression considérable sur les choix techniques et de design. L'internet médiatise de façon absolument nouvelle des connexions inédites entre individus, et permet au sein même de structures contraignantes l'expression d'intérêts et d'initiatives qui n'auraient jamais été articulées de cette manière sans cet intermédiaire. Sur la toile, les usagers peuvent devenir auteurs de la technologie dont ils se servent, même quand il ne s'agit que d'initiatives très locales ; les structures mêmes de l'internet et l'existence de systèmes participatifs les y invitent. *(Re)inventing the Internet* permet de repenser à nouveaux frais ce que signifie la participation civique, et d'élargir le nombre d'individus ayant les moyens de construire et de donner une signification à la culture numérique.
- 11 Ce fourmillement de possibilités peut être exaltant, mais le lecteur de *(Re)inventing the Internet* se voit sans cesse rappeler qu'il ne s'agit là que d'un potentiel encore largement non réalisé. L'apport le plus important de ce recueil, à mon sens, est sa dimension éminemment responsabilisante. Le fait de pointer la possibilité d'un élargissement démocratique d'internet et de la naissance d'un internet politique est un geste non seulement descriptif, mais toujours déjà prescriptif. Si la possibilité existe, alors la nécessité de la saisir existe aussi ; et le potentiel démocratique d'internet ne peut se réaliser sans une volonté active de l'affirmer et le préserver dont la mise en place d'une théorie critique de l'internet fait partie. La théorie critique permet de recontextualiser l'internet et d'identifier des codes techniques qui l'ont formé, un travail nécessaire pour combattre à la fois la tendance à l'oubli du caractère socialement et politiquement construit des technologies qu'affectionnent tout particulièrement les sociétés modernes et la résignation politique qui peut naître d'une telle conception amnésique d'internet. La responsabilité de faire ce travail, de maintenir une vision historiquement située et fondamentalement contingente d'internet contre les intérêts dominants qui voudraient en proposer trop rapidement une histoire téléologique, de rendre visible les conflits qui l'ont formé et les possibilités réelles de participation est la responsabilité des théoriciens ; et elle appelle en retour une responsabilité des lecteurs et des internautes à prolonger cette réflexion et à l'intégrer dans leurs propres pratiques sans quoi les potentialités dégagées en théories ne pourront jamais être réalisées. Dans son chapitre, Maria Bakardjieva reprend la formule de la féministe Carol Hanish selon laquelle « le personnel est politique » (*the personal is political*) ; formule particulièrement percutante quand il s'agit d'internet, puisqu'elle rappelle à ses utilisateurs qu'aucune de leurs actions n'est

anodine, qu'ils sont toujours déjà situés socialement par rapport aux technologies qu'ils utilisent et qu'ils ont, en quelque sorte, le devoir de remettre en question ce positionnement et d'être lucides sur le contexte social, politique et économique que ces technologies reproduisent et renforcent. Et peut-être que de cette lucidité responsable viendra, à l'avenir, la création des liens qui permettraient de mettre en contact les différentes instances d'*agency* diffuse et d'infra-activisme qui ferait advenir, dans la sphère publique, une expression politique des foyers de résistance dispersés sur la toile.

- 12 Il reste malgré tout une question à laquelle ce recueil ne touche pas, ou très peu, et qui mériterait peut-être d'être développée ; il s'agit de celle de l'expertise et du savoir-faire. En effet, malgré l'attention portée à des effets de domination et des répartitions inégales de pouvoir au sein des structures informatiques, la question de la répartition de l'*agency* en fonction du savoir-faire technique est évacuée un peu trop rapidement. Il est vrai que si les nouvelles formes de politique en ligne peuvent aujourd'hui englober des questions autrefois laissées à des experts, et qu'internet a produit un certain nombre de techniciens et de *tech activists* autodidactes, la vaste majorité des utilisateurs ne possède pas le type de littératie digitale qui lui permettrait une transformation active des logiciels et des réseaux plutôt qu'une participation passive à des structures mises en place par d'autres. Ne retrouve-t-on pas là un obstacle important à une démocratisation de l'internet, et une répartition de la population entre experts et utilisateurs non techniciens qui reproduit des formes d'inégalité ? C'est là un des nombreux liens qui restent à faire afin de voir émerger un internet civique et politique ; l'extension et la transmission du savoir-faire technique nécessaire pour maîtriser cette technologie sont sans nul doute un des enjeux importants de toute future revendication d'un internet démocratique.

AUTEURS

ANNA-KATHARINA LABOISSIÈRE

Membre de l'équipe Réseaux, Savoirs & Territoires de l'ENS.